

LES MIROIRS NE PARLENT PAS
LA SIGNIFICATION DU SILENCE DANS *LE SILENCE DE LA MER*

Dans *La bataille du silence*, Vercors éclaircit son projet d'établir une maison d'édition clandestine pour montrer et sauvegarder l'esprit ainsi que les pensées de la Résistance française "en train de naître dans la douleur" de vivre sous la botte nazie (189). En effet, il a écrit *Le silence de la mer* afin d'enregistrer pour l'avenir "la survivance...de la vie spirituelle française," en le faisant par dévoiler l'épreuve quotidienne pour la liberté et la dignité, marquée par la honte d'une France dominée et impuissante (190). Ce sont des sentiments étouffés par le régime collaborateur qui se firent entendre par le silence d'un peuple opprimé et effrayé.

Or comment peut-il noter ce qui n'est jamais entendu? Comment exposer les mouvements souterrains, percevoir ce que reste dans les ténèbres, comment décrire "sous la calme surface des eaux, la mêlée des bêtes dans la mer?" (190). Voici l'énigme sur laquelle Vercors tente de faire lumière à travers sa nouvelle, où ce silence s'insinue dans la maison et le texte comme un gaz invisible étouffant, qui s'épaissit mais échappe à chaque effort de le saisir, et dont Von Ebrannac émerge comme la pluie des nuages—une conséquence toute naturelle, par nécessité, qui apporte la froide certitude d'un énoncé conditionnel. Effectivement, je me propose de montrer que Von Ebrannac n'est pas la raison du silence mais son produit, une forme du silence lui-même, qu'il est vraiment une manifestation physique des sentiments et des relations au sein du ménage.

Comme Von Ebrannac remarque que toutes les lumières diffèrent l'une de l'autre par les "objets qu'elle éclaire," on peut examiner les différentes formes du silence qui naissent du maison par ce que ne veut pas être dit (28). Bien que l'arrivée du Von Ebrannac amène à rester silencieux le vieil homme et sa nièce, le

silence bien connaît déjà son ménage.¹ Du début, Vercors donne à la fille l'identité de nièce au lieu d'une relation paternelle, ce qu'établit tout d'abord une fente entre eux. Le narrateur nous présente une grise image d'elle presque comme une bonne où une vieille femme chargée d'ouvrir la porte, de servir du café, de tricoter...pendant que sa oncle s'assied au fond "relativement dans l'ombre" et fume "silencieusement": une scène s'agissant d'un silence auditif mais également d'un silence visuel, narratif (19). Ces tensions rendent la maison tellement vide qu'ils exigent une constitution, une explication, et donc comme un phénix de ses cendres le silence prend chair en Von Ebrannac.

Pour le vieil homme et sa nièce, l'Allemand est à la fois le cause ainsi que l'effet du silence—they restent muets en révolte passive contre lui, mais en sus leur acceptation réservée de sa présence lui invite et presque le pousser à combler le vide avec sa chantante voix et les mouvements involontaires de ses mains et son visage;² le vieil homme trouve même "qu'il [lui] permît de respirer plus librement" quand il "dissipait ce silence, doucement et sans heurt." En fait, on sent que Von Ebrannac est "le plus à l'aise" dans le silence en le faisant sortir aussi naturellement qu'il l'accueille, comme s'il vraiment "en était né" (33, 25).

Pour Vercors, en train d'explorer le silence chez eux et de le mettre en mots, Von Ebrannac est une main qu'on agrippe soudainement dans la noirceur. L'enfant du silence lui permet de plonger sous la surface de l'eau, d'attraper le vrai sens derrière le vide. En entrant il brise le silence par frapper à la porte et puis par ses songeries. Toujours "[se penchant] sur le feu," avec des yeux dorés et des dents brillantes, Von Ebrannac illumine le ménage d'une manière littérale aussi bien que figurative (20).³

¹ L'évidence pour cela se trouve dans ses descriptions des deux remplis des formes de 'silence' lorsque leur visiteur n'est pas chez eux.

² Ce qui remplissent également le texte.

³ "...et tandis qu'il offrait à la chaleur de la flamme quelque partie de lui-même, sa voix bourdonnante s'élevait doucement" (27).

Lié à la lumière par son aspect physique⁴ ainsi que ses rêveries d'un mariage franco-allemand sous un soleil enfin levé, il fonctionne comme un instrument scientifique⁵ pour piquer sans cesse le silence dans la maison afin d'exposer les sentiments cachés dedans (25, 26). Tandis que le vieil homme et sa nièce endurent le silence comme un état de l'angoisse sisyphéenne, sans l'affronter, ils ne peuvent plus s'empêcher de réagir au provocateur dès qu'il se matérialise sous forme humaine. En effet le vieil homme et sa nièce se révèlent à travers les réactions qu'il génère.

Malgré leur engagement à une stratégie de vivre "comme si l'officier n'existait pas; comme s'il eût été un fantôme," le vieil homme est vite touché, poussé la première nuit à rompre le silence⁶ et ensuite, à plaindre Von Ebrannac—ce qui éteint silencieusement sa nièce à la honte du vieil homme qui se sent "presque un peu rougir" (23, 26). Cette scène nous rappelle la maladresse entre oncle et nièce, un fossé sur lequel Von Ebrannac leur permet d'élever un pont rendu visible à travers les coups d'œil curieux qu'ils jettent l'un sur l'autre: il surveille ses mains et ses yeux à propos des réactions à Von Ebrannac, en examinant en détail son front pendant le dernier soliloque du soldat évoquant "la moue tragique des masques grecs" qui lui "fit peine" de voir (50). Grâce à ses notes, on constate le changement du comportement de la fille envers Von Ebrannac, le moment où elle "pour la première fois,—pour la première fois" lui offre "ses yeux pâles" et essaie d'enrouler la laine même quand "la pelote se défaisait"; on voit ses réels sentiments pour lui réprimés jadis par le silence obligatoire mais qui viennent de la maîtriser, de l'immobiliser et la rendent tellement concentrée sur sa défense vaincue en veillant à ce que ses vraies émotions ne soient pas exposées à l'extérieur qu'elle ne peut que continuer "ce travail absurde" (45). Effectivement, le vieil homme a déjà les aperçues lorsqu'il trouve dans son visage des "pensées pareilles" à celles qui le tourmentent également: des pensées de "lui," du

⁴ "Les cheveux étaient...brillant soyeusement sous la lumière du lustre." Il est intéressant néanmoins que seulement ses yeux "que cachait l'ombre" restent dans le noir à la première rencontre (20).

⁵ Cette ordonnance s'éclaire par "la même examen" qu'il fait "chaque jour;" cette examen s'agit de observer et étudier les hôtes (23). Von Ebrannac joue le rôle d'outil en outre par sa mécanique conduite de frapper en entrant et de dire bonne nuit en sortant. Pour costume il porte toutes les connotations techniques—à angle droit, automatique, sans émotion—imprimées perpétuellement sur l'image du soldat et du Allemand; il semble qu'il reconnaisse même qu'il n'appartient pas à ce monde: venant d'un conte de fées avec une jambe raide et une dent d'or, il s'identifie à la Bête et fait allusion à le "caractère inhumain" d'Allemand (29, 32).

⁶ En remarquant que Von Ebrannac "a l'air convenable" (21).

“regret,” de “l’inquiétude” (41).⁷ De cette façon, Von Ebrannac connecte le vieil homme à sa nièce par leur visions et leur impressions—they se connaissent via la même “agitation d’esprit” envers le soldat (43). Il est un silence entre deux étrangers par lequel ils essaient de se découvrir, de s’aimer.⁸

Or il est possible que cette changement de distant à connu entre oncle et nièce mis en ouvre par Von Ebrannac nous indique l’existence d’une plus grande transformation de la naïveté à la connaissance, que le silence incarne et dont les relations dynamiques entre les personnages font partie. En fait, un tel changement se trouve dans la perspective de Von Ebrannac, dont la confiance aveugle en la noblesse de l’occupation allemande est dévastée après son séjour à Paris qui lui donne enfin une vraie compréhension de l’expérience française. Toutefois, cette naïve croyance en la France et l’Allemagne comme amants reflète⁹ celle de Von Ebrannac et la nièce en le contraire, c’est à dire comme ennemis jurés. Et leur résistance est réciproquement écrasée.

Dans un des premières nuits le vieil homme avoue qu’il ne peut pas “sans souffrir offenser un homme, fût-il mon ennemi,” et comme un germe la compassion envers Von Ebrannac comme un autre humain (et non comme une mandataire d’Allemagne nazie) se développe dans lui. Quoique la nièce se trouve encore “immanquablement sévère et insensible,” on voit ultérieurement que son âme aussi s’agite “dans cette prison qu’elle avait elle-même construite” et à laquelle elle essaie d’échapper par un irrépissible “tremblement des doigts” (23, 33). Dans ce sens, le silence est le cellule dans lequel ils s’enferment, fondé sur une vision étriquée de Von Ebrannac qui le leur met dans la bulle de ‘nazi,’ une cage dont “les barreaux [de la] grille” le soldat plient avec tandis qu’il trahit son optimisme naïve, ses rêves romantiques et innocentes, son bon cœur, et son

⁷ Elle réciproquement l’examine après sa visite au bureau allemand “pour tenter de lire quelque chose sur un visage [qu’il s’efforçait] de tenir impassible”; il est intéressant ici qu’elle semble ne pas pouvoir le lire, peut-être à cause de l’absence de Von Ebrannac qui leur permet de se comprendre. En effet, le vieil homme également échoue à “pêcher dans ses yeux” quelque “signe” mais il ne trouve rien sans leur intermédiaire Von Ebrannac (43). Ce qui renforcent l’idée que le silence représentant leur relation se manifeste dans le soldat.

⁸ Cette organisation des trois personnages nous rappelle *le triangle amoureux* de Freud et les autres caractérisé par la nécessité de la troisième personne pour que les deux premières puissent se connaître et s’aimer à travers elle. Prenez le *Premier Amour* de Tourgueniev où les deux de fils et père aiment la jeune fille de la princesse; le garçon peut mieux comprendre son distant père seulement par elle; et le fils est destiné d’être dévasté par la brusque fin de sa relation avec l’étrangère—tout parallèle à l’histoire de Vercors, .

⁹ Nous avons déjà vue des indications que Von Ebrannac fonctionne comme un miroir du ménage: quoiqu’il émerge du silence et de la nuit, il incarne plutôt le contraire—des sons, des lumières.

“approbation” pour leur silence digne (32, 23). Peu à peu les hôtes deviennent de plus en plus mal à l’aise avec leur serment initial. Le silence incarnant l’affaiblissement de *leur* naïveté—que tous les Allemands exigent une attitude presque-mort—est finalement écrasé le dernier rencontre quand il frappe à la porte mais enfin attend avant d’entrer, ce qu’il prend conscience dès qu’il voit les tangibles travaux nazis à Paris contre l’âme et la culture françaises, tellement ignorants de leur pensées et souhaits. Cette transformation, celle de Von Ebrannac, met le feu à celle du vieil homme et de la nièce: occupé avec “l’interrogation l’incertitude des désirs contraires,” l’oncle ne peut simplement pas accepter cette nouvelle conduite, en misant en cause même les “commandements de la dignité” envers un nazi avec un tel changement à son respect (43). Effectivement il perd ses “dernières forces,” sauvé seulement par la voix soudaine et “si complètement découragée” de la nièce qu’il sait ne pas attendre “davantage” et lui fait entrer promptement (44). Au même temps il remarque la “fixité inhumaine”¹⁰ avec laquelle elle regard la porte en se rendant compte du “drame intime soudain dévoilé” devant lui (43).

En lui donnant ses yeux et en lui disant adieu la nièce met fin à la silence. En regardant ce silence comme le transformation des attitudes, comme la pause juste avant le moment de la compréhension, de l’anagnorèse, ce qui pour les personnages dans des tragédies aristotéliennes s’agit d’une nouvelle conscience de soi-même et en effet, chacune ici trouve que ses propres principes deviennent mises en doute.

Comme cela, le silence est peut-être défini par ce qu’il précède, par le coup du son, de la connaissance, qui le tue. C’est une fatalité qui grandit jusqu’à l’instant de tension maximum—alors comme la couleur noire est un mélange de toutes les autres, donc on peut envisager le silence comme la somme de tous les sons, de toutes les sentiments: la honte, la haine, l’indifférence, le regret, le culpabilité, le respect, l’amour. C’est une bombe qui mine graduellement le silence avant de rencontre la terre, et comme sa contrecoup les personnages sont dépouillées de ses murs, dénudées pour l’éternité, leur vraies natures dévoilées et leur sort scellé. Le silence reprend.

¹⁰ L’amour entre la nièce et l’Allemand se concrétise en leur apparences qui viennent de se ressembler—cette description d’inhumaine rappelle la description d’Allemagne, et on voit que les yeux de Von Ebrannac deviennent pâles.